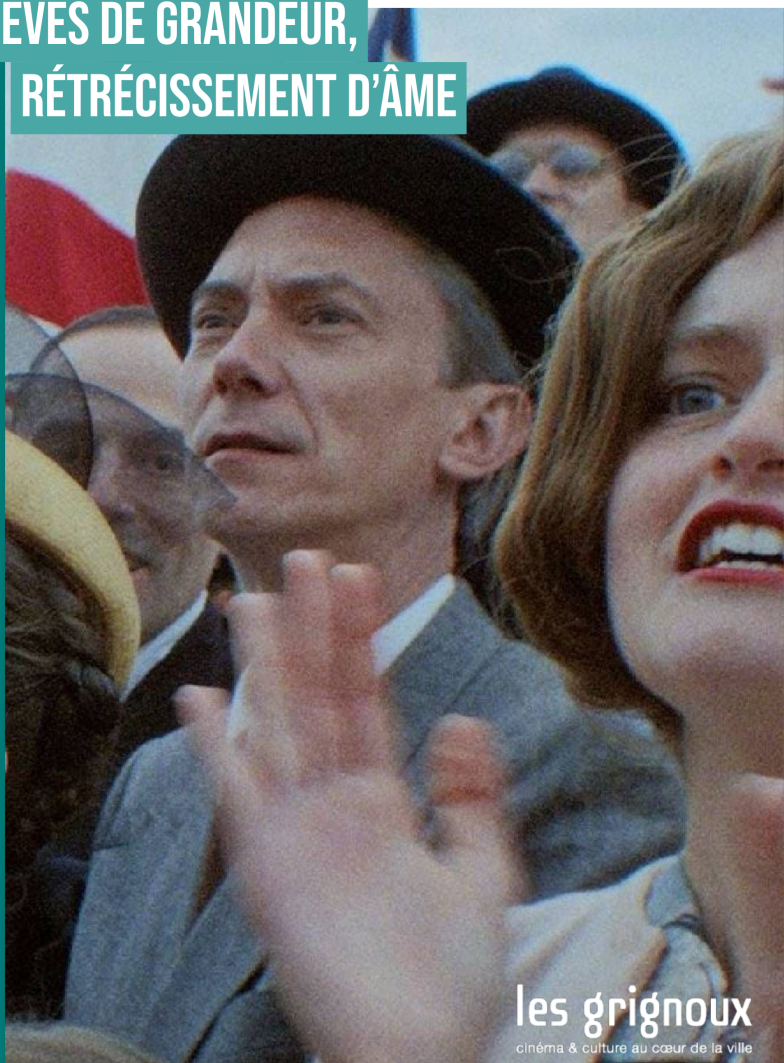


NOTRE SALUT

RÊVES DE GRANDEUR,
RÉTRÉCISSEMENT D'ÂME

SARAH WALIN

UNE ANALYSE RÉALISÉE PAR
LE CENTRE CULTUREL
LES GRIGNOUX



les grignoux

cinéma & culture au cœur de la ville



Table des matières

Introduction.....	2
Parler de l'histoire au présent	3
Le glacial du hors-champ	11
Les monstres sont dans leurs bureaux	15
Vive la valeur travail !.....	21
Ca débute quand, le fascisme ?	27
Petit monsieur	34
Passions tristes	41
Une vie non-fasciste ?	47
D'où viendra notre Salut ?	49

Introduction

Dans *Notre Salut*, le réalisateur Emmanuel Marre choisit de s'attaquer au sujet de la collaboration en suivant le chemin d'un petit monsieur, plutôt commun et pas très intéressant, qui mène sa petite barque dans l'océan de la grande Histoire. Ce petit monsieur n'est autre que son arrière-grand-père, dont le réalisateur a retrouvé la correspondance avec sa femme, Paulette, il y a une dizaine d'années. Si ce film était l'occasion pour le réalisateur de regarder en face

le passé collaborationniste de sa famille et peut-être même de la France, il permet aussi de s'interroger sur ce que l'on peut faire des temps présents et futurs.

Parler de l'histoire au présent

Dans la conférence de presse qui suit la projection de son film à Cannes, le réalisateur Emmanuel Marre explique « On a essayé de réinventer le film historique, pour que le spectateur ressente l'Histoire au présent et pas en connaissant la fin de l'histoire. On s'est imaginé: qu'est-ce que ça serait si les gens avaient fait un documentaire à l'époque ?¹ »

¹ [NOTRE SALUT - Conférence de presse - Français - Cannes 2026](#)

Notre Salut se distingue en effet de ce à quoi ressemblent généralement les films historiques, en brouillant les frontières entre passé et présent au travers de divers procédés. Si, en tant que spectateur·ice, nous savons que nous nous situons dans l'espace-temps du régime de Vichy entre 1940 et 1942, nous ne regardons pourtant pas l'Histoire d'un point de vue lointain et extérieur comme on évoquerait un souvenir ou déambulerait dans un musée.

D'emblée le dispositif nous implique et nous plonge dans une histoire qui nous est proche et qui nous apparaît, aussi, comme faisant partie du présent. Cet homme ne connaît pas encore son destin, nous non plus. Au fur et à mesure du film, nous assistons au dépliage de moments de son quotidien qui deviendront ce qu'aura été sa vie.

Cette plongée dans un passé qui nous paraît présent, Marre la met notamment en place au travers de la manière dont il pose (ou pas) la caméra. La plupart des scènes sont tournées caméra à l'épaule, à la manière d'un documentaire, les images paraissent capturées « sur le vif », dans des scènes de la vie quotidienne.

Il y a aussi bien sûr le langage des personnages, qui surprend car il ne correspond pas à l'image qu'on se fait généralement du « passé ». Il-elles parlent « comme nous », à la fois dans leur vocabulaire, mais aussi dans leurs hésitations, leurs expressions, leurs tics de langage. Assistant à leurs conversations, on a l'impression d'être avec elles et eux, d'être dans de « vraies » conversations de la « vraie » vie, c'est-à-dire un peu banales, un peu absurdes, un peu incertaines.



- Yo la famille !
- Wesh comment ça va le sang ?

C'est que le réalisateur a une méthode de travail qui se base sur l'improvisation des acteur.ices, qui ne connaissent que les scènes de manière globale mais n'ont pas de texte pré-écrit à apprendre par cœur.

Swann Arlaud, qui joue Henri Marre, explique, « il y a des scènes qu'Emmanuel nous demande de ne pas apprendre. Alors on part dedans et on fait une prise qui va durer parfois 20 minutes. Comme en documentaire, il va

chercher des trucs (...) et petit à petit on va construire quelque-chose (...) en improvisation, on est vraiment obligé d'être avec l'autre².»

La caméra embarquée n'est donc pas seulement un effet de style mais aussi une vraie méthode, une manière de construire le film en suivant l'idée selon laquelle il se construit comme l'Histoire, par des petits moments de vie qui ne sont jamais préparés à l'avance. Comme Emmanuel Marre l'explique, «comme on ne maîtrise pas l'Histoire, les acteurs ne maîtrisent pas le jeu³.»

Ainsi, le réalisateur considère que «la reconstitution n'est pas possible». Pour son film, il n'a

² We Love Cinema, «Swann Arlaud pour Notre Salut, festival de Cannes 2026», 23 mai 2026. URL :

<https://www.youtube.com/watch?v=wr9ImfTRFlo>

³ Au poste, «Vichy Anatomie, folle causerie avec Swann Arlaud et Emmanuel Marre», in Au poste, 09 septembre 2026. URL : [Vichy Anatomie - Avec Swann Arlaud et Emmanuel Marre](#)

pas voulu « faire semblant que ce qui est à l'image soit exact, mais que ce soit juste⁴. » Selon lui, l'objectif était d'« avoir une justesse de l'instant, qui est incompatible avec le fait d'être juste comme à l'époque⁵. » Ainsi, au lieu d'être figé-es dans une idée de ce qu'est ou aurait pu être l'Histoire, avec ses grands décors, ses grands personnages, ses grandes citations, les spectateur-ices sont plongé-es dans un quotidien bien concret, qui ressemble étrangement au présent à certains égards.

L'improvisation permet alors des scènes moins écrites et plus spontanées, offrant de laisser rentrer du réel dans ce qui se passe à l'image. Avec le réel, des silences gênants, des bredouillements, des regards qui s'échappent, des répétitions, bref des scènes de vie avec leur lot de longueur et d'ennui. C'est notamment le cas pour la scène de la banderole destinée à accueillir le maréchal Pétain, que

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

Swann Arlaud explique lors d'une rencontre sur le média
« Au poste ».

Puisque la scène n'est pas écrite, les personnes continuent de tenir la banderole durant cinq minutes durant lesquelles lui parle avec son collègue. Finalement, ils lui demandent « Monsieur Henri, c'est bon ? » « Ah, oui, bien sûr ». L'acteur avait juste oublié cette donnée, pris dans le reste de la scène, ce qui la rend encore plus palpable et grotesque.



- Non mais en fait c'est de la merde ce truc, on écrirait pas plutôt « Brûlons le Maréchal ? »

C'est donc de cette manière que Marre a choisi de regarder le passé, loin des grands moments et fantasmes, mais comme un temps pavé du banal et du quotidien. Dans ce processus de tournage, dont Swann Arlaud relate que « le moment où on dit c'est maintenant qu'on filme n'existe pas, on filme tout le temps⁶ » se dessine ainsi la vision de l'Histoire proposée par le réalisateur, celle d'une

⁶ *Ibid.*

Histoire du quotidien, dont on pourrait dire que,
« l'Histoire c'est tout le temps ».

Le glacial du hors-champ

Si l'Histoire se tisse et se construit en permanence, alors les grands événements qui l'ont pavé n'émergent pas de manière inopinée mais sont aussi le fruit des petits événements, de circonstances, d'actions qui les précèdent. Ainsi il faudra attendre presque 1h30 de film pour qu'une « véritable scène de collaboration » arrive à nos yeux.

La scène est glaçante, parce qu'elle ne contraste à priori pas avec toutes les autres scènes du film, celles où l'on parle de formulaires à remplir, de bureaux à aménager de telle ou telle façon, de taux de remplissage. Il s'agit d'une scène de plus de discussion

de travail au bureau, un autre moment du quotidien, un problème à gérer dans le flux continu des petits soucis qui se présentent chaque jour.

Monsieur Henri et son « collaborateur » calculent, renvoient la note, monsieur Henri est impatient, il voulait rentrer chez lui, il est fatigué, il dicte à sa secrétaire, il-elles hésitent sur les termes, « ramassage », peut-être pas c'est vrai, on pourrait dire « regroupement » ou « rassemblement » peut-être ?

Et la scène s'enchaîne sur une autre, un repas en famille à la maison. Tout ce qu'il y a de plus banal. Une scène comme une autre dans le film, un moment comme un autre dans la vie. C'est dans cette scène notamment que se joue toute l'horreur de ce qu'il se passe, regardée comme telle dans le futur, mais dont l'ampleur ne semble pas être mesurée par ses protagonistes dans le présent.

Notre Salut construit donc son propos sur la collaboration sur une succession de scènes vides de grandeur et remplies de mots, de discussions, de procédures, de papiers à signer, de chiffres, de mesures, de démarches administratives. Les crimes en eux-mêmes et les effets de ceux-ci sont mis en hors-champ. De cette manière, Marre explique, « on voulait créer une proximité avec le spectateur (...) et surtout que le mal ne soit jamais esthétisé, grandiose, on ne voulait pas tomber dans la fascination du mal⁷. »

Marre s'éloigne de ce qui est grand, imposant, impressionnant, spectaculaire pour faire la place aux petits gestes, aux petits moments, ou petits choix, qui, s'ils peuvent paraître d'un ennui mortel, ont pourtant

⁷ Palace Bruxelles, « Notre Salut avec Emmanuel Marre, Sandrine Blancke et Swann Arlaud », 10 septembre 2026. URL : [NOTRE SALUT avec Emmanuel Marre, Sandrine Blancke et Swann Arlaud // BRIFF](#)

des implications bien concrètes – et effroyables- sur la vie d'autres gens.

Le film est donc chargé, chargé de dialogues, de réunions, de mots, par lesquels les personnages semblent avoir choisi de se mettre à distance de la monstruosité de leurs actions, comme Marre choisit de les mettre à distance dans le film.

Pourtant, en évitant les scènes explicites de l'horreur, de convois ou de camps remplis de personnes ou de la violence physique et explicite de l'occupation par exemple, le réalisateur nous amène à éprouver à quel point celle-ci était d'une matérialité glaçante, loin des réflexes de mise à distance qui nous font parfois les qualifier « d'inimaginables ». C'est en montrant le côté « ordinaire » de cette période que le réalisateur parvient à nous glacer le sang. Life is life.

Les monstres sont dans leurs bureaux

Dans ces scènes se dessinent ainsi en creux la fameuse formule écrite par Hannah Arendt, « la banalité du mal », qu'elle développe dans son texte *Eichmann à Jérusalem* en 1963 et issu du procès d'Adolf Eichmann, l'un des principaux instigateurs de l'extermination des juif-ves. Dans ce livre, elle observe la manière dont Eichmann se met à distance de ses actes, en répétant qu'il ne faisait que son travail, son devoir, qu'il suivait la loi et les ordres, sans que suivre la loi et les ordres ne puisse jamais être remis en question.

Eichmann ne se distingue pas par une haine particulière des juif-ves ni un fanatisme monstrueux, il est mû par une loyauté et une obéissance absurde à l'autorité qui le domine. Selon Arendt, Eichmann se

caractérise par une absence de pensée, d'esprit critique, ayant délégué sa responsabilité morale au système politique dans lequel il se trouvait, se transformant ainsi un rouage de celui-ci⁸.

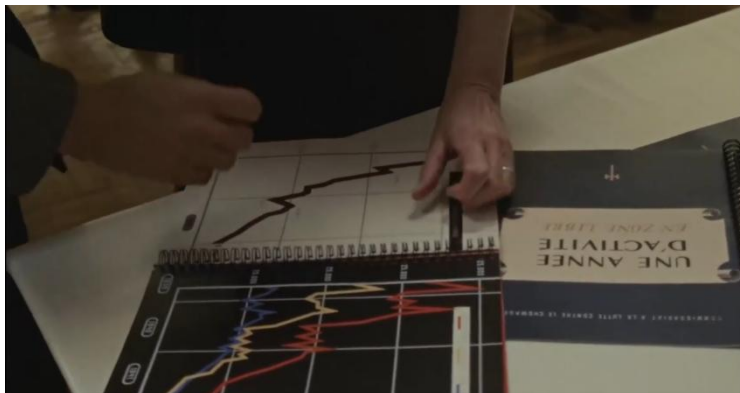
Dans *Notre Salut*, on assiste par exemple à une scène de réunion au cours de laquelle Roland amène des considérations « d'ordre idéologique ». Leur chef insiste « vous ne me verrez jamais vous demander autre chose que ce que la loi nous demande de faire », tout juste après avoir répété la loi ayant exclu les « israélites de certaines professions ». Questionner la loi semble ainsi inenvisageable.

⁸ Voir : Les chemins de la philosophie, « Arendt : La banalité du mal », in *France Culture*, 15 avril 2021. URL : [Arendt : "La banalité du mal" : épisode 4/4 du podcast Quatre contresens philosophiques | France Culture](#)

Au sein du régime nazi, l'inversion des valeurs était bien sûr telle que sauver des personnes de la mort était considéré comme un crime tandis que tuer était présenté comme nécessaire. En envoyant des millions de personnes⁹ dans les camps, Eichmann obéit donc à la loi. Quand Arendt parle de « la banalité du mal », cela ne veut pas dire que « les crimes nazis sont banals, loin s'en faut, mais c'est la manière dont ils ont été commis qui tendait, par toutes sortes de ruses et de dissimulations, à banaliser ceux-ci aux yeux des criminels nazis (ainsi qu'aux yeux de la population allemande en général¹⁰). »

⁹ Juives, tziganes, homosexuelles, handicapées, opposantes politiques, marginaux.

¹⁰ POIZAT Jean-Claude, « Nouvelles réflexions sur la « banalité du mal ». Autour du livre de Hannah Arendt Eichmann à Jérusalem et quelques malentendus persistants à son sujet. In *Le Philosophoire*, 2017. URL : [Nouvelles réflexions sur la « banalité du mal ». Autour du livre de Hannah Arendt Eichmann à Jérusalem et de quelques malentendus persistants à son sujet | Cairn.info](#)



Emmanuel Marre explique qu'il était surpris de découvrir, dans les archives de son arrière-grand-père, des notes dans lesquelles les fonctionnaires se plaignent de ne pas être remboursés de leurs trajets. Ca le fait rire jaune quand on sait qu'ils étaient en même temps en train de collaborer avec les nazis.

Arendt et plusieurs autres historiens ont ainsi pu mettre en avant le rôle du langage, de la novlangue nazie¹¹ ou de la bureaucratie dans les crimes nazis. Ces derniers utilisaient ainsi un vocabulaire et des expressions vidés de toute émotion ou humanité, au profit d'un langage technique et administratif visant à masquer l'horreur de ce qui se produisait¹².

¹¹ La novlangue est une notion inventée par George Orwell dans son roman 1984. « C'est une simplification lexicale et syntaxique de la langue destinée à rendre impossible l'expression des idées potentiellement subversives et à éviter toute formulation de critique de l'Etat » (Wikipédia). La notion de novlangue a été appliquée aux nazis, notamment par Victor Klemperer dans son livre « LTI, la langue du troisième Reich ».

¹² Voir donc notamment le travail du philologue allemand Victor Klemperer et son concept de « Langue du IIIe Reich. »

Des milliers de fonctionnaires ont ainsi participé à la Shoah en pensant simplement « faire leur travail », c'est-à-dire se considérant comme exécutant des tâches logistiques, telles qu'organiser des horaires de train, commander du matériel ou remplir des papiers.

Loin de la matérialité physique de leurs actes, dans leur bureau, il s'agissait simplement de « faire le job ». C'est ce que *Notre Saluts* emploie à nous montrer à travers des scènes qui nous paraissent, c'est là tout le point, à la fois d'une banalité et d'un surréalisme affligeant. En ce sens, Marre s'éloigne aussi de la figure du monstre, pour se rapprocher de tout un chacun.e. Etre complice peut aussi se faire de manière « détournée ». Il n'y a pas de monstres, que des personnes prises dans un système, qui s'y accommodent où y adhèrent.

Vive la valeur travail !

Cette petite vie de fonctionnaires à laquelle on assiste dans le film n'est pas non plus sans rappeler les travaux de Johann Chapoutot, historien français spécialiste du nazisme, s'intéressant à ce qu'il nomme « la modernité du nazisme », montrant notamment les liens existant entre le management et le régime nazi¹³.

L'un des faits historiques que l'historien tient aussi à faire connaître, et qu'on retrouve dans le film, est la

¹³ CHAPOUTOT Johann, *Libres d'obéir. Le management, du nazisme à aujourd'hui*, 2020. Gallimard.

connivence entre ce qu'il nomme « l'extrême-centre », les libéraux autoritaires, et les fascistes. C'est ainsi grâce à l'appui des élites politiques de droite et du centre que les nazis ont pu arriver au pouvoir¹⁴. Ces deux idéologies sont compatibles et forment peut-être même un continuum.

Monsieur Henri commence son ascension dans le gouvernement collaborationniste en présentant son livre « *Notre Salut* » dans lequel il dresse ses constats d'une France qu'il s'agirait d'organiser pour qu'elle « retrouve de sa grandeur¹⁵ ». Dès l'une des premières scènes il affirme, « le temps est idéal pour repenser la gestion du travail, la manière dont on s'organise dans les ministères et la transmission des informations » et se présente comme l'un des premiers à « importer les nouveaux principes du management » dans le pays.

¹⁴ Voir CHAPOUTOT Johann, *Les irresponsables*, Gallimard, 2025.

¹⁵ Les MAGA n'ont donc rien inventé ! (Les Maga sont les supporters de Donald Trump dont le slogan est « Make America Great Again »)

Au travers de tout le film se tissent alors les fils reliant rapport au travail, autoritarisme et néolibéralisme. Dans ces scènes du passé se reflètent les mots et mécanismes du présent. Dans son précédent film, réalisé avec Julie Lecoustre, Marre et cette dernière construisaient déjà un propos sur l'aliénation du travail, déroulant la vie d'une hôtesse de l'air prise dans les injonctions de la flexibilisation de ce dernier.

Notre Salut parle aussi de ce que le travail nous fait, et de comment, déjà en 1942, les considérations se tournaient vers la lutte contre le chômage, la recherche d'efficacité et de performance, et de l'imposition du travail comme d'une valeur morale¹⁶.

¹⁶ Sous Pétain, la devise républicaine « Liberté, égalité, fraternité » est remplacée par « Travail, famille patrie ». Aujourd'hui les

Marre film donc son personnage pour la plupart du temps au travail, le faisant parler de ce sujet tout au long du film, tandis que son propre travail consiste à « lutter contre le chômage ». Les discours se succèdent, « on a besoin d'organiser le travail », « désormais, après deux offres d'emplois refusées, ils seront obligés d'accepter la troisième offre », « le problème c'est que les gens se sentent inutiles, inutiles pour eux-mêmes, inutiles à la nation, il faut qu'ils retrouvent la dignité du travail », ou encore « la main d'œuvre, c'est de la main d'œuvre ! » Discours qui frappent tant ils ressemblent à certains mots d'ordre et politiques qui nous sont imposées par les gouvernements de droite actuels, de Macron à l'Arizona.

gouvernements de droite français et belges par exemple mobilisent la valeur travail comme une valeur morale permettant notamment de distinguer entre les « personnes méritantes » et les autres.



La CGT se retournerait dans sa tombe. Ah mais non, elle n'est pas encore morte !

A nouveau on comprend ce que Marre veut transmettre en « filmant l'histoire au présent », et pour reprendre les termes de Chapoutot, l'idée selon laquelle les nazis – ici le régime fasciste et collaborationniste de Pétain – sont « de notre temps ». Pour l'historien, « les nazis ont été particulièrement rapides, violents, brutaux bien sûr, mais ils

ont en fait poussé des caractéristiques structurelles de la modernité occidentale à leur apogée¹⁷ ».

Dans les bureaux réquisitionnés de la CGT (quelle ironie), on assiste donc à la rigueur que ces petits fonctionnaires mettent dans leur travail, appliqués à exécuter la loi et à penser rentabilité, l'idéologie dans laquelle ils baignent semblant presque être accessoire tant elle imprègne l'entièreté de leur vision du monde. Mettre des gens au travail, quel qu'il soit, parler et utiliser les humains comme des variables d'ajustement, lutter contre le chômage, mesurer la performance, les socles de l'idéologie capitaliste néolibérale sont là, déjà, en 1942, sous Vichy. Oui le fascisme est moderne. Oui la modernité a du fascisme en elle.

¹⁷ CHAPOUTOT Johann, THÉRY Julien, « Nazisme et management : des logiques communes ? » La grande H., in *Le Média*, 05 mai 2020. URL : [NAZISME ET MANAGEMENT : DES LOGIQUES COMMUNES ? | « LA GRANDE H. », JOHANN CHAPOUTOT, JULIEN THÉRY](#)

Ca débute quand, le fascisme ?

A la vue du film, on oscille, finalement est-ce que le boulot de monsieur Henri est un bullshit¹⁸ job ou est-il le job le plus monstrueux de l'Histoire ? Il est les deux à la fois. Car oui le bullshit job de monsieur Henri sert une politique fasciste. C'est aussi là que se tissent les parallèles entre passé et présent dans *Notre Salut*, lorsque le film parle du glissement d'un pays et d'un individu vers le fascisme.

Ainsi Marre se demande « à quel moment on s'arrête, à quel moment on dit stop ? ». C'est que,

¹⁸ Selon l'expression popularisée par David Graeber, anthropologue et qui désigne « un boulot si inutile, absurde, voire néfaste, que même le salarié ne peut en justifier l'existence, bien que le 'contrat' avec son employeur l'oblige à prétendre qu'il existe une utilité à son travail. » Voir son livre : GRAEBER David, *Bullshit jobs*, 2018. Simon & Schuster.

lorsqu'arrive cette fameuse scène « d'explicite collaboration », à 1h30 de film, on se rend bien compte qu'il est déjà trop tard pour dire stop, il aurait fallu s'arrêter bien avant, et même dès le début. Était-il déjà trop tard à 18 minutes 45, lorsque l'on aperçoit dans une file remplie de fonctionnaires cherchant du travail dans le nouveau régime, un panneau affichant « nous ne recrutons pas de fonctionnaires issus de l'immigration ».

Ou après 33 minutes 50, lorsque Roland, lors d'une réunion de travail, lance qu'il ne comprend pas très bien qu'ils « doivent s'occuper des travailleurs étrangers » alors qu' « on est censés donner la priorité aux français », parlant de « parasites » et de « l'exclusion des israélites ». Ou peut-être à 51 minutes, lorsqu'on assiste à une scène de classement des travailleur.euses par des médecins sur des indicateurs

précis censés les juger et les ranger en fonction de leurs prétendues performances.

Ou encore à 01h01, lorsqu'on découvre les camps de travail forcé et que des questions se posent quant au « recensement des israélites ».

Alors, ça commence quand le fascisme ?
Lorsqu'on enferme et expulse des milliers de personnes de force parce que le problème de notre pays est « l'immigration illégale » ?

Lorsqu'on veut faire passer une loi qui permet à la police de rentrer de force dans les maisons pour y arrêter des personnes qui sont considérées comme n'ayant pas le droit de rester en Belgique¹⁹?

¹⁹ Voir la loi sur les visites domiciliaires et la lutte qui est menée actuellement contre celle-ci: [STOP visites domiciliaires !](#)

Lorsqu'on parle en continu du voile comme d'un « problème » et qu'on instille un climat de peur envers toute une communauté depuis des années ?

Lorsque les antifascistes sont montrés du doigt comme des ennemis de l'intérieur, dangereux et violents et l'objet d'intimidations constantes ?

Notre société est remplie de « déjà-là fascistes²⁰ », un fascisme qui se manifeste sous d'autres formes que celle qu'a connue l'Europe dans les années 30-40. Mais les éléments constitutifs sont bien là : La construction d'ennemis de l'intérieur, une répression de plus en plus forte sur les mouvements

²⁰ Voir : GRAMS Rob, « L'impasse du barrage : l'extrême-droite est déjà-là, partout », in Frustration, 28 avril 2022. URL : [L'impasse du « barrage » : l'extrême-droite est déjà là, partout](#)

Et BIDAN Mathieu, « Le danger est là : trois spécialistes du fascisme nous alertent », in StreetPress, 02 avril 2026. URL : [« Le danger est là » : trois spécialistes du fascisme nous alertent | StreetPress](#)

sociaux, un racisme et une islamophobie décomplexées, une pression toujours plus forte sur les travailleur·euses et une chasse à celles et ceux qui ne sont pas « productif·ves », un retour vers la militarisation, des médias d'extrême-droite très puissants qui matraquent des idées haineuses, etc.



Là, par exemple, c'est trop tard.

En France, c'est aussi la nature même du régime actuel – la 5^{ème} république²¹ – qui est pointée du doigt comme étant propice à une concentration des

²¹ Qui a été mise en place par le général De Gaulle après la guerre.

pouvoirs et qui fait redouter que celle-ci soit de plus en plus effective²².

On le voit, le fascisme s'instille dans le quotidien, petit à petit, les « étapes » se succèdent, les idées deviennent acceptables, les cerveaux et les corps de disciplinent.

Ainsi monsieur Henri le dit, presque comme un rappel à lui-même, « la vraie autorité s'exerce dans les esprits²³ ». C'est vrai, monsieur Henri n'aura eu ni besoin de menace ni de matraque pour se contraindre lui-même à « faire son travail », à devenir un bon petit soldat, à glisser dans le fascisme.

²² BIDAN Mathieu, « Le danger est là : trois spécialistes du fascisme nous alertent », in StreetPress, 02 avril 2026. URL : [« Le danger est là » : trois spécialistes du fascisme nous alertent | StreetPress](#)

²³ Quand on lui demande s'il faut mettre des barbelés autour des camps.

Petit monsieur

Monsieur Henri aura fait de son destin une aliénation. Du début à la fin de cette aventure, Henri Marre sera minable et pathétique, le film nous construisant cet homme par une succession de scènes le ramenant à sa place de perdant: dès l'ouverture du film, l'un des hommes présents à la soirée mondaine au milieu de laquelle il erre, lit dans les lignes de sa main qu'il « n'y a pas de doute qu'il lui arrive quoi que ce soit d'exceptionnel. »

On le suit ensuite dans sa tentative d'ascension sociale, faisant la file, attendant des rendez-vous, forçant des conversations où il se vend, prêt à tout pour gratter une place dans le système. C'est d'ailleurs de cette manière que va le qualifier Paulette, alors qu'ils se disputent sur leur

tenue pour se rendre dîner chez le préfet, plus tard dans le film: un « fanfaron opportuniste qui demande à tout prix. »

Ainsi Henri est un opportuniste, un homme qui rêve de grandeur parce qu'il se croit grand, mais qui ne cesse de se faire remettre à la petite place qu'il pense pourtant ne pas mériter. Il arrivera d'ailleurs à atteindre un poste au ministère de travail en s'abaissant à « être prêt à n'importe quelle tâche. » Mais, même arrivé là, Henri ne brille jamais. On sera gêné pour lui quand il tente tant bien que mal de trouver sa place sur la photo regroupant son département, relégué à l'arrière alors que Paulette lui signe de la main « avance ».

Même lors de son seul moment de ferveur, lorsque le maréchal rend visite à Limoges, monsieur Henri reste en arrière-plan du cadre en permanence, relégué dans la salle d'accueil puis dans la petite chambre de l'un de ses subordonnés, n'étant pas convié au dîner en présence du maréchal.



Henri le gratteur comme on dit dans l'jargon

Le réalisateur explique, lors d'une rencontre au cinéma Palace à Bruxelles, en septembre 2026, « c'est quelqu'un qui veut être dans la lumière mais qui n'y est en fait jamais²⁴. » On comprend alors aussi la place de celle-ci dans le film, tourné à la lumière naturelle, tandis que, lors de certaines scènes, la caméra au poing est équipée d'une lampe donnant

²⁴ Palace Bruxelles, « Notre Salut avec Emmanuel Marre, Sandrine Blancke et Swann Arlaud », 10 septembre 2026. URL : [NOTRE SALUT avec Emmanuel Marre, Sandrine Blancke et Swann Arlaud // BRIFF](#)

un effet flash sur le personnage. Marre dit, « quand il y est – dans la lumière – , il est presque cramé²⁵. »

Ainsi la lumière ne sert jamais à littéralement mettre son personnage en lumière mais plutôt à éclairer toute sa médiocrité. Tandis qu'il se cache sous les protocoles, les discussions sans sens et les costumes trop grands, la laideur lâche de monsieur Henri est capturée sous le flash du projecteur comme un cafard sous une loupe.

Mais le personnage de Monsieur Henri n'est pas non plus celui d'un monstre, figure pratique nous permettant de nous distinguer du mal en le pointant du doigt vers des individus « extraordinaires ». Non, Monsieur Henri est un homme plutôt lambda, et il n'aura été qu'un figurant, un pion dans ce grand jeu, et pourtant oh combien nécessaire et déterminant pour le destin de milliers de personnes.

²⁵ *Ibid.*

Dans un interview pour le média Slate, Swann Arlaud se pose la question à propos de son personnage, «Pourquoi, jusqu'au bout, est-ce qu'il a tenu sa ligne? Est-ce un fervent pétainiste jusqu'au-boutiste? Est-ce un opportuniste? Est-ce qu'il agit par conviction? Est-ce qu'il agit par lâcheté²⁶? »

Ce qui est sûr c'est qu'on ne peut pas dire que monsieur Henri à été trompé, ou qu'il « ne savait pas. » Et que peut-être que la réponse est tout ça à la fois. Monsieur Henri fait son travail, son bullshit job, il obéit à la loi, et monsieur Henri est aussi un idéologue, on le comprend dès ses premières conversations dans lesquelles il loue le maréchal Pétain comme « l'homme providentiel », défend le fait de faire retrouver à la

²⁶ BORDAGES Anaïs, « Swann Arlaud : Notre Salut comporte des zones de résonance avec ce qu'on est en train de vivre aujourd'hui », in *Slate*, 24 mai 2026. URL : [Swann Arlaud: «"Notre salut" comporte des zones de résonance avec ce qu'on est en train de vivre aujourd'hui» | Slate.fr](#)

France sa grandeur», ou propose un programme scolaire basé sur l'obéissance à l'autorité et la force.



Henri t'es cringe

Monsieur Henri a soif de grandeur, de revanche, il est frustré et veut briller. Monsieur Henri est moderne et nationaliste et petit à petit, monsieur Henri devient fasciste, jusqu'à aller faire un discours dans un sombre colloque de patriotes. Ou l'on entend

parler de menace sur la communauté nationale, d'ordre et de désordre, de civilisation et de barbarie²⁷.

Monsieur Henri est mû par ses passions tristes²⁸, celles d'un égo frustré qui rêve d'un grand destin pour lui comme pour la France. Monsieur Henri loue la puissance alors qu'il est tout le contraire et *Notre Salut* nous l'exprime, plus il « montera les échelons », plus monsieur Henri deviendra minable.

²⁷ Toute ressemblance avec des discours actuels influents n'est pas fortuite. Voir par exemple le discours de Bruno Retailleau lors de sa passation de pouvoir comme ministre de l'intérieur : [Bruno Retailleau: "rétablir l'ordre", seule priorité du ministre de l'Intérieur | AFP Images](#)

Ou le discours du premier meeting de campagne 2027 de Marine Le Pen : [Présidentielle 2027 : le premier discours de campagne de Marine Le Pen](#)

²⁸ Chez le philosophe Spinoza, les passions tristes sont des émotions qui affaiblissent notre puissance de vie et d'agir. Il parle par exemple de la peur, la jalousie, le ressentiment, la frustration.

C'est donc en devenant grand que monsieur Henri devient petit.

Passions tristes

Marre construit ainsi tout son film sur ce parallèle entre le destin de son personnage et celui de la nation. A plusieurs reprises, monsieur Henri prétend parler de la France, et son interlocuteur le reprend : « la meilleure chose qui pouvait t'arriver à toi » et non à *nous*, ou, « votre salut » et non *le nôtre*. On l'entend également bégayer alors qu'il parle de son livre au petit patronat, « voici notre approche... mon approche. » Dans *Notre Salut* se rapprochent sans cesse le grand et le petit, le minable et le grandiose, le banal et le monstrueux. Se rapprochent aussi l'intime et le politique²⁹.

²⁹ L'intime est politique est un concept issu des mouvements féministes des années 70, qui postule que les expériences

La montée du fascisme du pays se fait donc par l'intermédiaire de la montée en grade d'un petit homme minable, mais, au contraire d'escalader dans le sensationnel, Marre nous fait déescalader dans le risible à mesure que son film avance. On observe petit à petit ce que le fascisme fait de monsieur Henri, ce qui se joue en lui, ses désirs de grandeur, ses pulsions fascistes qui l'amènent à désirer le pouvoir, l'autorité, la fierté, le conformisme.

Dans une scène de la correspondance entre Henri et Paulette, on entend un extrait, dans lequel il dit « Cette vie active et mouvementée, l'enivrante sensation de participer de toutes mes forces à quelque chose de grand et de décisif. »

Pourtant, nous le voyons, que cette vie n'est ni active ni mouvementée et que la sensation enivrante dont il parle est celle d'un rétrécissement de l'âme, au service d'un

personnelles sont structurées par des structures sociales et qu'il s'agit donc de les politiser.

projet qui n'a de grand et de décisif que son inhumanité.

D'ailleurs à l'écran, alors que nous entendons ces mots, les images contrastent : une scène d'aménagement de bureau sous le sinistre regard du maréchal Pétain dont le portrait est accroché dans la pièce.



En général dans le film, les lectures de correspondance contrastent avec les images. Ici pendant que monsieur Henri se régale, Paulette lui écrit qu'elle manque de tickets de rationnement.

Il y aussi diverses scènes grotesques, qui nous arrachent des rires saugrenus, issus de la presque pitié qu'on peut ressentir pour les personnages, qui, eux, ne rient pas beaucoup. On rit, quand Henri fait répéter à ses collègues « Vive le maréchal » leur rappelant qu'il ne « s'agit pas d'une question » face à leur voix chevrotante. On rit quand Henri, d'abord relégué au second plan, regarde Paulette et ses deux

comparses danser dans le salon du préfet. On rit, quand Henri ne sait pas où se mettre sur la photo.

Et ce rire misérable nous interroge, où est le rire, où est la joie dans la petite vie morne et sans ferveur de monsieur Henri, qui laisse grandir en lui le désir fasciste tandis que son désir pour sa femme, son couple et les gens qu'il pourrait aimer dégringole.



Mais si, on vous jure, on s'amuse comme des petits fous !

C'est aussi là qu'on comprend que « ce qui se joue dans ce film n'est pas seulement 1940³⁰ », selon les termes du réalisateur, et qu'« il s'agit de comprendre comment un système autoritaire fait avec les blessures narcissiques, les névroses des gens pour qu'ils y adhèrent³¹. »

Ce qui reste dans la poitrine après les 2h40 de *Notre Salut*, ce n'est donc certainement pas un sentiment d'avoir accédé à la délivrance de notre âme³², mais plutôt d'avoir assisté à un rétrécissement de celle-ci. C'est ça que nous fait le fascisme, une réduction de nos désirs, de nos possibles, de nos échappées, de nos rencontres. Une détestation du vivant.

³⁰ Cinémas les 400 coups, « Notre Salut, rencontre », 29 août 2026.

URL : [Streamez Notre salut - Présentation - 29/08/2026 par Cinémas Les 400 coups | Écoutez en ligne gratuitement sur SoundCloud](#)

³¹ *Ibid.*

³² Selon la définition du « salut » du dictionnaire.

Une vie non-fasciste ?

La dernière scène du film vient nous amener une respiration. Monsieur Henri rencontre un enfant, Raymond. Celui-ci lui explique la manière dont son père se fait exploiter par son patron, utilisant ses mots d'enfants pour dire la souffrance au travail. Il finira par lui dire « J'veux pas travailler moi ».

Après 2h30 d'ambiance de bureau barbante, glaciale, destructrice, Raymond vient, avec son franc-parler d'enfant, souligner l'absurdité de la vie de monsieur Henri.

Dans l'intervention de Raymond on peut presque entendre « Ne travaillez jamais », célèbre slogan nous enjoignant à remettre en question l'aliénation du travail

salarié et à nous réapproprier notre temps, en dehors du monde marchand³³.

Et puis Raymond est un enfant. Dans une autre scène du film, l'un des employés de monsieur Henri lui dit « je ne vous imagine pas enfant, vous. » C'est que monsieur Henri a détruit tout ce qu'il y avait d'enfance en lui. Et le voici, finalement, face à Raymond, un enfant, qui symbolise l'avenir, le devenir, la possibilité d'une vie autre. La possibilité d'une vie non-fasciste³⁴.

³³ Le slogan a été tracé sur un mur de Paris par Guy Debord, il est aussi l'une des idées principales de la philosophie du mouvement situationniste. Pour en savoir plus, écouter par exemple cette série de podcasts : [Guy Debord : un podcast à écouter en ligne | France Culture](#)

³⁴ Voir ce que développent Gilles Deleuze et Félix Guattari dans leur livre *l'Anti-Œdipe* et l'introduction de Michel Foucault, *Introduction à la vie non fasciste*.

Voir aussi la philosophie de Myriam Bahaffou, son livre *Eropolitique* et les podcasts dans lesquels elle en parle : Victoire Tuiallon, Renverser la table



Dis les termes Raymond !

D'où viendra notre Salut ?

Ainsi, si la résistance est quasiment absente de *Notre Salut*, le film nous enjoint pourtant à contrer la fatalité et à désirer autre chose.

Comment comprendre les désirs des fascistes ; Comment composer son ego ; Comment jouir sans nuire à personne.

Disponibles ici : [Archive des podcasts - Renverser la table](#)

Aujourd'hui, les forces d'extrême-droite appuient encore sur les passions tristes que le capitalisme nourrit depuis des décennies. Elles insistent, il faut avoir peur, du déclassement, du musulman, des « minorités ». Ces forces accentuent nos angoisses, notre isolement, notre ressentiment. Leurs promesses sont pourtant mensongères car les intérêts qu'elles défendent ne sont en réalité que ceux des classes capitalistes et impérialistes qui nous dominent déjà³⁵.

Alors quelle société désirons-nous ? Ou pouvons-nous trouver plus de justice ? Plus de solidarité ? Plus de joie ? Plus de rires ? Plus de temps libre ? Plus de droits au travail ? Plus de salaire ? Plus de valorisation de qui nous sommes ? Plus de pouvoir d'agir dans nos vies ?

³⁵ Voir par exemple : Médiapart, « Le RN ne taxera jamais les milliardaires », in Médiapart, 02 décembre 2025. URL : « [Le RN ne taxera jamais les milliardaires](#) »

Les collectifs, ASBL, centres sociaux, syndicats, comités de quartier, zad, cafés associatifs, cuisines collectives – et j'en passe – s'organisent depuis toujours et nous attendent. Rencontrons-nous, parlons-nous, écoutons-nous, réfléchissons et agissons, collectivement.

C'est peut-être là, dans l'action collective pour un monde plus égalitaire, que nous trouverons réellement l'enivrante sensation de participer à quelque chose de grand et de décisif.